

JACQUES RIVIÈRE

A LA TRACE
DE DIEU

avec une préface de
PAUL CLAUDEL

nrf

GALLIMARD

JACQUES RIVIÈRE

A LA TRACE
DE DIEU

avec une préface de
PAUL CLAUDEL

nrf

GALLIMARD

51^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage, après impositions spéciales, cent neuf exemplaires in-quarto tellière sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane de la Nouvelle Revue Française, dont neuf exemplaires hors commerce marqués de A à I, cent exemplaires réservés aux bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de ii c , et huit cent quatre-vingt-treize exemplaires réservés aux amis de l'édition originale sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont treize exemplaires hors commerce marqués de a à m, huit cent cinquante exemplaires numérotés de 1 à 850, trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 851 à 880, ce tirage constituant proprement et authentiquement l'édition originale. En outre, il a été tiré vingt exemplaires in-4° tellière sur papier Madagascar, tous marqués : EXEMPLAIRE HORS COMMERCE

Il a été tiré en outre en mai 1947 mille quarante exemplaires sur alfa des Papeteries Navarre, dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 990 et cinquante hors commerce numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR ALFA et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Russie,
Copyright by Librairie Gallimard, 1925.*

AVERTISSEMENT

Jacques Rivière a écrit les pages qu'on va lire pendant sa captivité, au camp de Kœnigsbrück ou en représailles à Hülseberg, entre septembre 1914 et juin 1917.

A Kœnigsbrück quelques prisonniers : ingénieurs, comptables, libraires, s'étaient groupés autour de lui. Ensemble ils organisèrent, pour lutter contre l'engourdissement cérébral, un cycle de causeries — non pas de vraies conférences, mais plutôt des discussions préparées — où chacun à son tour parlait de ce qu'il connaissait le mieux. Jacques Rivière choisit de leur parler de Dieu.

Ce sont les plans et notes jetés sur le papier pour ces causeries que nous donnons d'abord ici. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver sous les titres : La Mentalité du Chrétien vue de l'intérieur, Le Catholicisme et la Société, Sens de la guerre, etc., de vrais essais, écrits pour la publication. Il n'y a là aucune préoccupation littéraire : le seul souci de l'idée, le seul effort pour dégager la vérité et la montrer aussi claire à ses auditeurs qu'il la voyait lui-même, la préparation comme d'un cours, net mais elliptique, que la parole devait venir compléter et réchauffer.

Ces causeries ayant mené Jacques Rivière à l'idée d'une Apologétique Chrétienne — projet qu'il n'aban-

donna jamais, mais que la oie d'abord, chargée, difficile, urgente, puis la mort, l'empêchèrent de réaliser — nous donnons ensuite dans le livre ses premières notes pour ce travail, des idées de chapitres, l'amorce de certaines discussions, un premier effort pour reconnaître et délimiter son sujet.

Enfin la deuxième partie du liore comprend toutes les pages du Journal de Captivité qui nous ont paru venir éclairer, appuyer et nourrir les idées posées dans la première partie.

Le titre que nous avons choisi se réfère à une note qui paraît deux fois au cours du livre et rend très exactement compte de la démarche qu'il poursuit : « Relever les traces de Dieu. »

Que le lecteur nous excuse de lui présenter ces pages telles qu'elles nous étaient données, sous leur forme en maint endroit schématique, brève ou familière, et qu'il veuille les aborder avec la même bonne volonté, le même attentif respect, l'exactitude et l'amour que mit en tout ce qu'elle fit cette grande âme.

ISABELLE RIVIÈRE

PRÉFACE

Un grand livre, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance, quelle émotion d'être le premier à l'avoir lu, à le tenir entre ses mains, d'assister à cette source! Et combien cette émotion est accrue quand l'auteur de ce livre est notre ami, que nous avons conversé familièrement avec lui, et qu'il tient à la fois à nous par ce qui lui fut attribué de passager et de temporel, et à Dieu par ce qui en lui désormais d'éternel a commencé!

*
* *

L'idée que nous voyons continuellement revenir, à travers toute espèce d'hésitations, d'amendements et de reprises, tout au long de ces feuillets empruntés à un journal de captivité dont j'ai mission de présenter au lecteur la liasse pathétique, c'est que Dieu, et la vérité religieuse dont Il est la source, ne sont pas des constructions de notre esprit, c'est qu'il est un fait, une personne, une réalité en quelque sorte extérieure et concrète, se présentant à nous, s'imposant à nous avec l'autorité, le mystère, le sans-gêne, l'apparence illogique et pour nous presque scandaleuse des êtres et des phénomènes naturels. Une machine que nous avons montée nous-mêmes, nous pouvons indéfiniment la démonter et la remonter. Il en est de même des fictions

philosophiques imaginées à la suite de Descartes par une série de fabricants fameux. Ça a une espèce d'air sur le papier de fonctionner. Ça présente une espèce de symétrie à la fois flatteuse et suspecte. Mais quand nous sommes placés devant un être réel, les choses ne sont plus aussi faciles. Qu'il s'agisse de Dieu ou d'un arbre, nous ne pouvons pas l'épuiser avec notre définition. L'essentiel nous échappe. Le signe n'est pas identique à la chose signifiée ni même aucunement adéquat. Ce n'est en vertu de rien qui soit exprimable par des mots que tel être existe, qu'il vit, et qu'il est cause d'autre chose. Un corps chimique lui-même, la science n'a jamais fini d'établir la liste de ses activités. Elle ne fait rien autre que de combiner des pièges, de lui inventer des moyens de révélation inédits. Au regard du donné, naturel ou surnaturel, l'esprit humain est investi de deux ressources. Il peut, de vérités dont l'évidence ou la réalité s'imposent à lui, sans que son intelligence puisse entièrement les embrasser ou les pénétrer, partir pour procéder par voie de déduction logique. C'est ce que font également la Science et la Philosophie Scolastique, qui est une interprétation quasi-grammaticale du réel. Ou bien il peut se placer au devant de ce connu-inconnu dans un état de fraîcheur, de bonne foi, de candeur, de virginité, de sincérité absolue en même temps que d'attention passionnée. C'est l'attitude que préconise l'Écriture quand elle nous recommande de chercher, de balayer et nettoyer la chambre pour trouver la drachme égarée, de tendre les mains pour voir si par hasard nous arriverons à Le toucher¹. C'est cette investigation psychologique, assez analogue (sauf le profond sentiment sous-jacent d'amour et de révérence) à la disposition du praticien qui capte un phénomène et du médecin ou de l'observateur puissamment attrapés à leurs

1. *Si forte attractaverimus Eum.*

sujets, dont Jacques Rivière essaye de nous décrire quelques procédés. Substituer par exemple à la pure déduction logique (non repoussée cependant et laissée à sa place éminente, et d'ailleurs aucun instrument n'est de trop), une espèce de description ou de topographie. Le lecteur regardera à ce sujet avec émerveillement les pages d'une finesse et d'une pénétration prodigieuses où Rivière a parlé de la localisation des mystères.

Pour mieux me faire comprendre, je vais me servir d'une parabole.

Il n'est probablement pas un de mes lecteurs qui ne connaisse cet admirable roman de Jules Verne, L'Île mystérieuse. Des naufragés sont jetés dans une île inconnue où ils se croient seuls et abandonnés à leurs propres ressources. Puis, à des moments critiques, des secours leur arrivent on ne sait d'où. C'est un feu qui se trouve allumé, une caisse remplie d'outils qui échoue sur la grève, une corde qu'on jette du haut d'un rocher, des ennemis exterminés. Aucun de ces événements qui ne puisse en somme s'expliquer d'une manière à peu près naturelle et les esprits les plus grossiers de la troupe se contentent de bénéficier de cette collaboration occulte sans se tracasser pour en rechercher l'auteur. Mais non pas l'ingénieur Cyrus Smith. On le voit dans une gravure émouvante, suspendu, une lanterne à la main, au bout d'une échelle de cordes au fond d'un puits, surveillant cette eau noire d'où à certains moments lui ont paru émaner des bruits et des mouvements suspects. (C'est par là en réalité que tous les soirs le capitaine Nemo, émergeant de son ermitage sous-marin, vient se payer le régal de la voix humaine). Puis les choses se gâtent et arrive le moment lamentable, redouté de tous les lecteurs de romans, de l'explication, si inférieure toujours à notre attente.

L'attitude de Rivière est analogue à celle de Cyrus Smith. Mais le mystère qui nous entoure est bien plus

grand que celui au sein duquel sont tombés les cinq Robinsons du Pacifique, du fait de ce ballon que la tempête a arraché à ses amarres là-bas sur la place d'une ville assiégée. Et les signes dont notre apathie aimerait à se débarrasser sont de moins bonne composition que ces quelques épaves sur la grève, ces gestes équivoques qui, pour un moment, nous ont paru éclairer la face impassible du quotidien. Il ne s'agit plus d'une rêverie, mais de quelque chose bel et bien avant notre apparition formulé en lettres gigantesques sur la paroi d'une montagne, d'une certaine Absence proclamée depuis la Création du Monde par l'affirmation permanente des générations successives. Affirmée, circonscrite, définie, inévitable, irrécusable. Plus que cela, efficiente et administrée par tout un corps d'intermédiaires officiels. Rivière est un de ces esprits sensibles qui sont appropriés de temps en temps pour réveiller notre attention au prodigieux intérêt d'une situation si étrange. Il y a un mur. Plutôt que de discuter indéfiniment sur sa construction et sur la nature des matériaux qui le composent, ne vaudrait-il pas mieux essayer de le franchir? Et précisément on nous dit qu'il y a moyen de passer. Il y a moyen de devancer la mort et le moment est venu d'utiliser enfin les instructions détaillées que nous avons reçues pour l'organisation d'une entreprise personnelle.

Mais je m'aperçois que ma parabole va nous mener trop loin. Rivière n'était pas un mystique, ce n'était même pas un philosophe. Comme je le lui disais quelquefois, et ma remarque paraissait lui faire plaisir, par l'honnêteté foncière de sa nature, par son souci d'objectivité, comme on dit, c'était surtout un savant. Il avait moins le besoin de l'explication que le goût du fait, et ses écrits sont remplis d'analyses, qu'il s'agisse de tempéraments particuliers ou de phénomènes généraux, d'une étendue, d'une délicatesse remarquables. Il a des grands observateurs la douceur,

la sympathie, la patience, l'absence de parti-pris, l'art de questionner, l'habitation de son sujet. Mais il a aussi le besoin des conférences et des vérifications. Il ne s'arrêtera pas jusqu'à ce qu'il ait son compte. On peut dire que pour lui, dans un certain sens, une chose est « vraie » aussitôt qu'elle est complète, de même qu'un cheval existe quand il a quatre pieds et tout le reste de ses organes. Ce qui l'attire dans la foi chrétienne, c'est son homogénéité avec le réel, faite du même genre d'évidences, d'énigmes, de suggestions et de bizarreries, c'est sa sympathie avec l'événement. On sent que ça s'arrange, que c'est fait de la même étoffe. Les mystères s'expliquent moins par eux-mêmes qu'en expliquant tout le reste, comme une lampe se prouve moins par sa mèche que par sa lumière¹. C'est ce que Rivière voulait montrer dans un des chapitres de son Apologie projetée : « Plus intéressant que de « démontrer la foi chrétienne, ce serait d'induire en « tentation pour y faire tomber, de la décrire avec « assez de détail, d'en faire apparaître la merveilleuse a cohésion avec assez de force pour que l'incroyant « soit saisi de vertige et n'ait plus rien à faire que de « s'y précipiter. » Un tel ensemble qu'il ne puisse plus lui échapper. En somme la religion catholique doit se prouver par une démonstration catholique, c'est-à-dire totale, et par cette totalité même. Elle est vraie parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire complète, parce qu'elle est la clef et le couronnement de tout. Elle ne triomphe qu'en opposant à chaque moment à toute critique partielle sa masse indivisible.

« Sympathie avec l'événement ». Pour éclairer ces mots, il me semble qu'il y a quelques accents à ajouter à la théorie d'ailleurs admirable que Rivière a établie de la Providence et de la Prière, développant en somme ce texte de saint Paul : *Ommia* (avec le chrétien)

1. C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien. (*Carnets.*)

cooperantur in bonum. *Et saint Augustin ajoute : Etiam peccata. Quand on compulse, ne serait-ce que par prélèvements sommaires, l'énorme dossier que constitue la question de la Liberté humaine, on est frappé du fait suivant : à mesure qu'on s'élève dans la série des êtres (et je crois pour ma part qu'une certaine liberté n'est nulle part absente et que ses racines, ne serait-ce que sous les noms de résistance et d'inertie, se trouvent entrelacées aux fondations mêmes de la nature), on s'aperçoit que les causes ou les motifs qui les font se déplacer ou agir sont de plus en plus multiples et compliqués. Une pierre subit avec une passivité relative des lois dont la physique et la mathématique suffisent à nous donner des images rudimentairement exactes à la façon de ces géométries naïves qu'emploient les enfants pour dessiner : cet ovale est la panse d'un bonhomme, un rectangle et voilà un chien ou un cochon. A mesure que les êtres deviennent plus distincts, on s'aperçoit qu'ils ne « marchent » plus seulement de par derrière, qu'ils sont attirés par devant comme par un vide qui les précède : on s'aperçoit que les besoins seuls, les attractions, demeurent inéluctables et qu'un certain choix est laissé au sujet pour y répondre par des moyens de plus en plus variés au milieu d'un ensemble de coopérations et d'obstacles de plus en plus nombreux et changeants. Un mollusque n'a à faire face qu'à des problèmes élémentaires, tandis que la vie de chaque carnassier est une espèce de roman personnel. Dans le cas de l'homme enfin la situation est devenue plus complexe encore et l'estimation instinctive des cas particuliers ne suffit plus. L'appréhension du général, la vue de la cause permanente, deviennent indispensables pour les démarches les plus simples de la vie. L'organe du général est l'intelligence et son instrument est la liberté : qui permettent à l'Homme de s'arranger et de se rétablir au milieu de ce tumulte qui l'entoure et*

qui a cessé d'être un clapotis confus pour devenir un courant, un rythme et un drame. Il exerce une activité autonome dans un milieu soumis à des nécessités de plus en plus invariables qui se superposent jusqu'à ce cercle pur où règne la seule mathématique. L'homme est libre au milieu d'un monde qui ne l'est pas. Il a à concerter son propre mouvement avec une multitude de mouvements qui ne dépendent pas de lui. Il a sous ses pieds au milieu d'une multitude de compagnons un parquet en marche. Il collabore avec une Providence qui, à la manière d'une pente, entraîne les événements, qui règle le sens et le rythme de leur progrès, mais qui ne se passe pas pour la réalisation de ses desseins de son intervention de Volontaire et qui traite avec lui par un système délicat de refus et de provocations ¹.

Il est plus facile de se rendre compte du rôle et de l'efficacité de la prière, si on se représente l'événement non pas comme le résultat obligatoire d'une série d'opérations mécaniques, mais comme le rendez-vous à un point de l'avenir de beaucoup de forces conviées par le but et douées de degrés divers d'autonomie, ou plutôt comme un résultat à atteindre par des moyens variés, comme une proposition en accord avec le site exerçant sur notre liberté une séduction latente. Ce n'est

1. « Je suis sûr que si chacun regardait les événements de sa vie comme moi, du point de vue de ce qui lui était nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant qui lui révélerait la main de Dieu avec une clarté éclatante. Mais on ne voit rien parce qu'on regarde toujours du côté du bonheur. Saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée, et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin. Dans l'enfance il y a du lâché, du gratuit, de l'aventure. Mais à mesure qu'on vieillit, tous les coups portent; plus rien n'arrive qui ne précipite l'âme dans sa destinée, qui ne l'emballé, qui ne l'expédie dans son sens. » (*Carnets.*)

« Vous croyez à la Science parce qu'elle rassemble beaucoup de faits A plus forte raison, vous faut-il croire à la religion, puisqu'elle les rassemble tous. » (*Ibid.*)

qu'une fois fixées que les lignes avec la figure apparaissent dans une soumission obligatoire à la géométrie. Une descente générale. La descente par mille chemins sur tout le périmètre d'un bassin des eaux créées vers leur source éternelle. La réponse à une invitation dont le nom chez le minéral est poids, chez l'animal instinct, et, dans l'âme de l'homme illuminée par la raison et par la foi, amour¹. La forme essentielle de la prière est : « Que votre volonté soit faite. ² » Par elle nous communiquons à la Volonté divine, mais aussi, comme le remarque Rivière profondément, la Volonté divine épouse la nôtre³. Elle arrive chez nous avec sa lumière et son efficacité. Nous avons cessé d'être une résistance pour devenir une collaboration. Il y a un point de la Création où Dieu est librement, volontairement et consciemment accepté. Nous concluons un accord avec ce qu'il y a de mieux et par conséquent avec ce qu'il y a de mieux aussi pour nous. En désirant le bien, nous lui permettons sur ce point de réaliser le mieux. Nous bénéficions de toutes les coopérations bienfaitantes que notre appel à Dieu, notre mouvement direct vers Dieu, nous permet autour de nous de déterminer et de canaliser. Nous constituons le puissant noyau d'un accord : Sicut Creator, ita moderator... Velut magnum carmen ineffabilis modulatoris. (Saint Augustin). La prière est l'épanouissement suprême de notre liberté qui se rattache elle-même par ses plus secrets filaments aux

1. *Amor meus pondus meum.*

2. *Fiat Voluntas Tua.* — Le *Fiat* de la Création et participant à sa puissance.

3. « Il nous demande un peu de notre faiblesse pour assouplir ses volontés, pour leur donner plus de délicatesse et d'appropriation au détail. Il nous emprunte ce qu'il n'a pas le droit de posséder lui-même parmi ses qualités : la partialité, la préférence pour ceci ou pour cela, les considérations sentimentales. C'est le sens de ces prières que nous sentons qu'il réclame, qu'il veut avoir de nous. » (*La mentalité du Chrétien vue de l'intérieur.*)

tropismes dès végétaux ou des insectes et aux réactions des corps chimiques.

*
* *

Parmi les maquettes de Jacques Rivière, celle dont l'étude a été poussée le plus loin et qui se dégage le mieux dans son ensemble est l'étude qu'il a intitulée : Le Catholicisme et la Société. Il y développe des idées qui paraîtront subversives à beaucoup de gens, mais qu'il était plus nécessaire aujourd'hui que jamais d'exposer. D'opposer, dirons-nous, plutôt que de poser, non pas comme la vérité absolue, mais comme l'anti-thèse nécessaire d'une thèse par elle-même non moins déficiente qu'on voit avec regret prendre chez certains, publicistes la valeur d'un principe et d'un fait incontestables. Que de platitudes, que de tirades nauséabondes n'avons-nous pas dû absorber sur la valeur sociale du Christianisme, sur le secours qu'il apporte à l'ordre établi et à la sacro-sainte « tradition », sur l'apaisement qu'il fournit aux employeurs et aux propriétaires, sur son alliance naturelle avec les Autorités Constituées ! De quel ton incroyable de condescendance consent-on à lui faire sa place à côté d'Auguste Comte parmi les Cariatides qui sont appelées à soutenir le trône de la Déesse Nation ! Pour certains esprits l'ordre social n'est pas une cote mal taillée, un compromis précaire et médiocre dont les injustices ne sont que trop visibles, mais qui se justifie pratiquement en tant qu'il sert tout de même Dieu, par la paix telle quelle qu'il apporte au plus grand nombre et par les humbles facilités qu'il donne pour l'affaire, seule importante, du salut : la Conservation, le bien de celui qui a, est pour eux le principe premier, une chose si sûre et si belle que c'est à elle que la Religion emprunte le plus clair de sa vertu et de sa vérité. Et certes il y a là vers la Foi une route qui n'est pas com-

plètement inadmissible puisqu'elle a pu tenter certains originaux du genre de Ferdinand Brunetière, mais il n'en est guère de plus répugnante.

Là-dessus Rivière remarque, après beaucoup d'autres, que l'Eglise s'accommode avec indifférence de tous les régimes pourvu qu'ils lui laissent la liberté de suivre sa vocation divine. Mais il ne peut s'empêcher de mettre le doigt sur un fait très significatif : c'est que, depuis son institution, l'Eglise Catholique n'a pas cessé, sur tous les points du globe et à tous les instants de sa durée, d'avoir des difficultés avec toutes les formes de la Société et de l'Etat, même de celles qui paraissaient lui emprunter leurs principes constitutifs. Qu'il s'agisse des Empereurs Romains ou Byzantins, ou des Princes Barbares, ou des chefs féodaux, ou des communes, ou des Rois-Très-Chrétiens, ou de la Révolution, ou de l'Empereur Napoléon, ou de Louis-Philippe, ou de Victor-Emmanuel, ou de la République française, ou des Czars, ou des bolchévicks, ou des souverains protestants, ou des Chinois, des Indiens, des Japonais, des Arabes, des Turcs, des Peaux-Rouges, des sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, il y a toujours eu quelque chose qui ne collait pas et qui finissait par des disputes, des persécutions et des martyres. On dirait qu'il se passe pour la Société la même chose que pour l'individu et que l'idée de la perfection soit comme un principe rongeur qui ne lui laisse plus de repos. Mauvais qualificatif ! Disons plutôt un levain qui ne cesse de travailler notre paresse intérieure, un principe de mouvement, d'acquisition, d'architecture et de vie, mais aussi un principe de mécontentement. « Le Règne de Dieu est en nous. » Il s'obtient, non pas comme le supposent les tyrans, les faiseurs de systèmes et de constitutions, par une superposition de matériaux inertes ou par une juxtaposition ingénieuse d'organes mécaniques, mais par une sorte d'échappement continu ou de sacrifice fait

au poids ou à la tension intérieurs. Les sociétés chrétiennes sont toutes quelque chose de travaillé. Nous avons à nous arranger continuellement avec quelque chose qui vit. Il n'y a qu'à comparer l'histoire des Sociétés Orientales, cette série monotone de relèvements et de ruines, de dynasties l'une à l'autre exactement pareilles, avec la suite de la civilisation chrétienne pour comprendre ce que je veux dire. Rivière n'a donc pas complètement raison de dire que l'idée d'évolution et de progrès est étrangère à l'esprit chrétien. Ce sont simplement des mots impropres pour exprimer le fait du développement tel que le définit saint Augustin : Aperitur quod clausum erat et cognoscitur quod latebat. Il faut que le plan de Dieu se déroule.

Il est donc évidemment inexact de dire qu'il y a dans le Christianisme un principe antisocial. On devrait dire plutôt qu'il contient un principe architectural si énergique et si vaste qu'aucune Société actuelle n'est capable de le contenir et de l'abriter complètement, de fournir à notre âme cette habitation permanente dont elle a besoin.

Et cela même n'est pas complètement vrai. Jacques Rivière ne méconnaît pas, au cours de ses pages qui sont (comme celles que je viens de couvrir), non pas des affirmations mais des propositions, les questions que se pose un esprit en marche vers la vérité, il met au contraire parfaitement en évidence les principes profonds de paix sociale actuelle que constituent des idées comme celles de la fraternité en un Père commun, de communion à une table unique, d'acceptation du présent et d'attention au futur, et d'un ajournement général de nos satisfactions personnelles. Aucun gouvernement ne trouvera les chrétiens révoltés, mais ce qui est pis il les trouve foncièrement indifférents. Il éprouve une sourde irritation de sentir qu'il y a dans une âme chrétienne quelque chose qui n'est pas à lui, quelque chose qui n'est pas pour lui et qui foncière-

ment lui échappe¹. Il se sent percé et jugé au plus profond de son essence provisoire. Il n'est pas pris au sérieux. Il sent qu'il n'est plus vraiment le souverain, mais une espèce d'intendant ou d'économe, de préposé aux intérêts matériels dont on accepte les services avec une résignation qu'il n'est pas toujours difficile de confondre avec le mépris. Il fonctionne dans une atmosphère d'ironie. Au-dessous même des formes provisoires de l'Etat, ces grands principes naturels sur lesquels reposent les Sociétés, honneur, famille, patrie, propriété, la Religion ne les accepte pas sans réserve et sans contrôle, elle sait combien facilement ils peuvent s'affoler, elle dit qu'elle est plus grande et plus forte qu'eux, elle nie leur caractère a priori, elle croit que c'est de Dieu seul qu'ils tirent leur caractère auguste et qu'aucune relation humaine ne saurait prévaloir contre le lien sacré qui unit la créature à son Créateur. Quand une pareille idée a été introduite dans les Sociétés Orientales, toutes édifiées sur l'idée despotique de la famille, on comprend qu'elles aient frêmi jusque dans leurs bases. Mais le rôle du Christianisme a toujours été de faire paraître, à côté de son éternelle fraîcheur, de son éternelle nouveauté, aussi bien les traditions les plus chenues que les inventions les plus récentes de la mode quelque chose de vétusté, de caduc et d'artificiel. Le voisinage de l'Eternité est dangereux pour le périssable et celui

1. « Or il est ici une vérité dont il faut se souvenir et que M. de Morny vient de rappeler avec une juste insistance au Conseil général du Puy-de-Dôme : c'est que rien d'important ne peut se faire en France sans l'autorisation préalable de l'Administration. Si l'on ne peut, comme le dit fort bien M. de Morny, remuer une pierre ou creuser un puits sans l'aveu de l'Administration, à plus forte raison ne peut-on sans son aveu constater un miracle ni fonder un pèlerinage. Quiconque s'est occupé des affaires religieuses... sait parfaitement que l'Autorité Administrative a, non pas un moyen, mais dix, non pas un article de loi, mais vingt ou trente qui lui confèrent la toute-puissance en ces matières. » (Prévost-Paradol dans le *Journal des Débats* à propos des miracles de Lourdes).

de l'universel pour le particulier. Et comme les fidèles le chantent chaque dimanche devant le « Soleil » :

Et antiquum documentum
Novo cedat ritui ¹.

Voilà le principe secret de lutte, mais aussi de renouvellement qui, sans qu'elles le sachent toujours, est le remède et le salut des Sociétés Chrétiennes, et leur permet de survivre à leurs formes momentanées.

Un point encore sur lequel la pensée de Rivière me paraît mériter d'être expliquée, c'est quand il parle du peu de goût du Catholicisme pour les « réformes » dans le domaine social. En réalité il agit là comme dans le domaine moral où il préfère toujours une méthode positive à celle des interdictions. Le principe de la morale chrétienne a été posé par saint Augustin quand il promulguait sa fameuse maxime : Ama et fac quod vis. Il s'agit de planter un principe si puissant qu'il accapare et informe peu à peu toutes les forces de l'âme, comme le levain qui s'empare de la pâte; il élimine en construisant. Et de même à l'égard des abus sociaux; il préfère à une opposition directe soit une espèce de soutirage des passions pernicieuses, soit le développement d'institutions ou de vertus incompatibles avec le désordre, qui attirent à elles la vie et l'intérêt. C'est en somme l'application de la recommandation de l'Apôtre : Non œmulari in malis, sed vincere in bono malum.

Enfin il y a un point sur lequel cette fois je ne suis plus du tout d'accord avec Rivière : c'est quand il attribue aux chrétiens (j'emploie partout ce mot bien entendu comme lui-même en tant que synonyme de

1. Vetustatem novitas
Ubram fugat veritas
Noctem lux illuminat.

(Hymne du T.-S. Sacrement.)

catholique), une résignation, une soumission, une indifférence à leur droit, que l'Histoire ne nous montre précisément pas. Il n'y a pas de professeur au bout de la rue Soufflot qui ne soit en état de lui démontrer au contraire combien la théologie a aiguisé et délié le sens juridique. L'idée qui domine la théorie chrétienne sur cette question, c'est celle de l'Intendance, c'est l'idée que chez un homme rien, et pas même son corps et son âme, ni à plus forte raison sa famille et ses biens, ne lui appartient, que tout est à Dieu et pour Dieu à qui il devra rendre des comptes exacts. Si tout cela lui appartenait il pourrait se montrer conciliant et coulant. Il y a même des gens plus nombreux qu'on ne croit qui, par indolence naturelle, seraient disposés à faire abandon de tout ce qu'on veut. Mais précisément parce que rien ne lui appartient, le chrétien, quand il n'a pas opéré une démission générale et préalable entre les mains de son Créateur et reçu décharge, le chrétien ne peut rien céder si ce n'est pour des raisons fortes et par une espèce de dispense. Il ne s'agit pas de convenance momentanée, il s'agit d'une responsabilité éternelle. C'est pourquoi, au rebours de toutes les théories socialistes, le chrétien est-il tellement attaché à toute la matière de ses droits civiques, à ses biens, à ses enfants, à sa patrie. Ce n'est pas lui qui dépend de tout cela, c'est tout cela qui dépend de lui. C'est lui et non pas un autre à qui Dieu a donné charge de tout cela. Il transpose dans le domaine des intérêts matériels, sanctifiés par leur but, cette obstination inflexible dont son Eglise à travers tous les siècles, depuis saint Laurent et saint Thomas Becket jusqu'aux martyrs de la Révolution et depuis Innocent jusqu'à Pie, n'a cessé de lui donner des exemples exaltants. Que l'on compare la servilité abjecte des Eglises schismatiques et protestantes à l'égard de tous leurs tyrans¹ avec l'intrépidité des

1. Servilité qui n'a d'égal que leur pusillanimité pitoyable

grands papes et l'on comprendra quels peuvent être les sentiments des hommes qui depuis leur enfance ont reçu de pareilles leçons et qui ont été élevés à cette école de liberté chrétienne. Le reste est du Tolstoï.

*
* *

Je sens bien que mes lecteurs, quand ils auront lu le livre que j'essaye d'ouvrir par cette introduction insuffisante, reviendront à moi avec une espèce de reproche. Jacques Rivière, qui était-ce ? Ils voudraient que j'essaye de le leur expliquer et de quelle manière en détail s'arrangent cette œuvre et cette vie. Je ne peux pas. Des éléments essentiels me font défaut. J'ai toujours vécu à l'étranger à d'immenses distances matérielles de Rivière dont je n'ai vu le visage et entendu la voix que peu. Notre correspondance fut fréquente aux premières années de sa vie littéraire, puis, devenue inutile, elle cessa. Dieu seul qui accroît les âmes connaît le secret et le détour de ces voies qui ne sont pas nos voies. Tout ce que je peux dire est que la vie de Jacques Rivière me paraît une de celles qui ne s'expliquent pas seulement par elles-mêmes, mais par l'enseignement bon ou mauvais qu'elles comportent, parce qu'elles sont le type en qui se réalisent et s'informent une foule d'autres, qu'elles ont une valeur de parabole. Elle est la meilleure illustration de cette Providence dont il n'a cessé de sentir la main sur lui, de cette Providence humble, douce, toujours présente et toujours inattendue, infiniment patiente, ingénieuse et artiste, dont il a si bien parlé. C'est elle qui a conduit cette âme de bonne volonté à travers le pèlerinage de l'Intelligence depuis la confusion de l'adolescence jusqu'à ce jour de Noël 1913 où par un acte

à l'égard des théories les plus extravagantes, depuis Darwin jusqu'à Freud, qui se présentent à elles avec le caractère de la dernière mode.

à quoi la noble délibération du jugement avait plus de part que l'exigence du sentiment, il vint s'agenouiller aux pieds du saint curé de Clichy¹. La guerre éclate aussitôt et c'est elle alors qui loin des livres, loin du monde, loin de tous les siens, lui ménage dans la souffrance et la captivité, cette longue retraite, ce sévère tête-à-tête avec Dieu, cette directe opération sur l'âme par la voie de la chirurgie, plus encore que de la médecine, cette période de pression et de suppression, de purgation et de taille. Quand il sortit d'Allemagne, Jacques était prêt. Toute sa destinée pendant les huit années qui suivirent ne fut plus que la constatation, une espèce de maniement comme d'un manuscrit qu'on s'applique à relire une dernière fois, une espèce de constatation testamentaire de ces choses qu'au fond de lui-même il avait déjà abandonnées. Il n'avait pas complètement échappé à la mort en 1914, il avait été simplement l'objet d'une mesure d'ajournement et son livret comportait le fatal fascicule. Quelques jours de permission et de répit jusqu'à la convocation individuelle du 14 février 1925.

« Mon Dieu, je vous remercie pour tant de joie! »

PAUL CLAUDEL

Château de Lutaine, juin 1925

1. L'abbé Daniel Fontaine, apôtre des chiffonniers et dernier confesseur de Huysmans.

PREMIÈRE PARTIE

PLANS ET NOTES

I

LE RESPECT DÛ A LA VÉRITÉ

Février 1916

1° Il faut vouloir la vérité d'abord, quelle qu'elle puisse être. Dieu ne nous intéresse que s'il existe. S'il n'existe pas à quoi nous servira de l'avoir démontré? Mais s'il existe qu'importe que nous n'ayons pas pu le démontrer! Il ne faut pas le forcer. Il ne faut pas vouloir à tout prix qu'il existe. Ne rien admettre à cause de la fin. Ne prendre la vérité que quand elle se présente.

Il faut chercher Dieu en se demandant non pas comment y croire, mais s'il existe. La croyance viendra après et n'aura de valeur que dans ce cas.

De même qu'en ce moment pour le paysan, il ne s'agit pas de vouloir que le soleil paraisse dans les nuages, mais de savoir d'abord si oui ou non il paraît.

On gâche bien des choses en voulant aller trop vite. Pour ne pas laisser à l'erreur le temps d'élever la voix, on fonde la vérité aussi fragilement que l'erreur l'est elle-même. Combien d'apologies inefficaces parce que le lecteur voit tout de suite que l'auteur ne reculera devant aucun tour de passe-passe pour lui faire admettre ce qu'il a déjà dans la tête. Il perd confiance et tout est fini.

Ne pas croire que tout ce qui semble aller dans le sens de votre idée principale est bon pour l'établir. Cela peut lui faire autant de mal que de bien. Il vaut mieux amener des arguments moins décisifs, moins vrais, que d'autres éblouissants mais qui ne résistent pas à un second regard. Il faut que le lecteur puisse avoir confiance dans l'honnêteté de votre pensée, et même dans sa cruauté, dans une certaine disposition à faire de la peine s'il le faut, à voir les choses horribles, si elles sont horribles. Il faut qu'il vous sente prêt à abandonner tout votre système, au cas où il apporterait l'objection décisive, cruciale, qui en démontrerait la fausseté. Et il ne faut pas seulement que vous en ayez l'air, il ne s'agit pas seulement de lui donner une impression; il faut qu'en effet vous soyez prêt à tout lâcher, s'il le faut.

Car après tout la religion n'est intéressante que si elle est la vérité. Et si par hasard elle se trouvait ne pas l'être, il faut avouer que le premier devoir serait de s'en débarrasser. Impossible de comprendre ceux qui prétendent qu'il faut défendre la religion à cause de son utilité sociale, même si on n'y croit pas. Maurice Barrès. Quelle insulte à la Religion! J'aime mieux ses pires ennemis. Car enfin, si elle n'est pas vraie, la religion n'est rien qu'un fort détestable embarras.

Sans doute si on me démontrait la fausseté de la Religion, ce serait une désillusion, un désespoir terribles. Mais quoi? celui qui aime la vérité pour elle-même doit être prêt à tout subir. Ce n'est pas parce que je devrais devenir très malheureux que j'aurais le droit d'hésiter un instant.

(Des idées dans lesquelles j'ai plus confiance que dans les autres, donc qui méritent d'être conservées un moment contre l'apparence, pour voir si par hasard l'apparence ne finira pas par leur revenir.)

Les catholiques, souvent parce qu'ils sont à l'intérieur de leur doctrine, mettent des ponts trop courts sur le fossé, pour ceux qui sont dehors. Comme ils ne se représentent pas une pensée différente de la leur, les moindres considérations leur paraissent propres à la persuader; ils ne voient pas qu'elles ne sont convaincantes que parce qu'ils sont déjà convaincus. C'est un redoublement de vérité, mais c'est parce qu'ils ont déjà la vérité, qu'elle peut être renforcée. La difficulté c'est d'ouvrir des yeux fermés, ou plutôt de faire changer la direction d'un regard.

Le premier devoir qu'enseigne le respect de la vérité, c'est donc de ne pas la prendre d'abord pour acquise.

(Ce respect de la vérité, tout le monde doit l'avoir, même le sceptique. Car il ne peut manquer de reconnaître que ce serait bien mieux, s'il pouvait savoir la vérité.)

2° Mais le second devoir c'est de la prendre pour acquise... Mesure à garder. — Ne pas attendre la vérité passivement, ne pas croire qu'il n'y aura vérité que quand elle s'imposera à nous. Ne pas rester dans l'attitude de celui qui ne veut croire que ce qui vient le trouver, que ce qui se recommande par une évidence particulière, par soi seul.

II

LA MENTALITÉ DU CHRÉTIEN VUE DE L'INTÉRIEUR

Septembre-octobre 1916

1° Sujet extrêmement délicat et dont je ne vois pas bien moi-même pourquoi je le traite. On admet en général, entre gens bien élevés, que les croyances de quelqu'un sont quelque chose d'absolument réservé et secret, auquel il est défendu de toucher et que la pudeur lui interdit à lui-même de manifester et de professer. Pourtant cette réserve fait que souvent l'on vit l'un à côté de l'autre sans se comprendre et que chacun nourrit pour l'autre, à part soi, des sentiments d'ignorance et d'indulgente pitié, qui forment un mur plus infranchissable qu'aucune haine. On croit voir ce que pense l'autre, on croit avoir fait le tour de son esprit et de ses raisons, et l'on estime avec un petit sourire qu'il faut vraiment qu'il soit de bonne composition pour s'en contenter; ou au contraire, on s'étonne qu'il puisse donner là-dedans, on n'en revient pas de tant de naïveté ou d'irréflexion. Mais on ne dit rien.

Ces sentiments, immobiles et stériles, feraient

place peut-être à des mondes de pensées nouvelles, d'épreuves, d'expériences et de vérification de ses propres idées à soi, si l'on prenait la peine de passer par-dessus cette pudeur toute superficielle et d'interroger les autres sur leurs raisons. Même si l'on ne devait pas changer de conviction, on s'éclairerait ainsi sur des possibilités de pensées dont on n'avait peut-être jusque-là aucun soupçon, on apercevrait des régions de l'esprit qu'on n'imaginait pas.

Mon dessein n'est pas du tout de justifier, de défendre le chrétien, car vous pensez bien que je ne puis admettre qu'il ait à se défendre, ni à se justifier, qu'il soit dans la situation d'un accusé, ou même d'un suspect. Mais je voudrais montrer le monde de pensées dans lequel il se meut, les horizons, les paysages qu'il a l'habitude de contempler, le genre de considérations auquel il est sensible. Je me rends bien compte qu'il est entre tous un objet de scandale, sa mentalité semble la plus inexplicable de toutes; elle apparaît comme un défi au bon sens. Et lui-même ne fait rien pour effacer l'impression qu'il cause; il semble se désintéresser absolument de ce que les autres pensent de lui. C'est pourquoi, sans vouloir l'excuser, car je prétends qu'il n'en a pas besoin, j'aimerais à dissiper, à sa place, l'étonnement qu'il soulève.

Vous voyez donc bien le sujet : non pas prouver la foi chrétienne, donner des raisons de croire à tel ou tel dogme; mais faire pénétrer dans l'esprit du chrétien, faire vivre un moment à l'intérieur de sa pensée, faire apparaître la cohérence, la logique de son point de vue, et en faire évanouir ainsi l'étrangeté.

2° *Plan* : Répondre aux différents étonnements ou indignations de l'incroyant en face du chrétien. Il y a un certain nombre de titres, sous lesquels

se résument les perplexités qu'impose au profane la vue d'un croyant. Et d'abord deux principales :

a) Comment peut-il croire des choses qu'il déclare ne pas comprendre?

b) Comment peut-il croire que Dieu s'intéresse à sa petite personne?

I. — PREMIER ÉTONNEMENT DE L'INCROYANT
EN FACE DU CHRÉTIEN ET COMMENT ON PEUT
LE DIMINUER

1° *Enoncé* : Comment un homme intelligent peut-il croire à de pareilles bêtises? Est-il possible qu'un homme qui connaît toutes les découvertes modernes, qui a une éducation scientifique même moyenne, puisse croire que le monde a été créé en sept jours, que Dieu a chassé l'homme du Paradis terrestre, qu'il s'est fait homme ensuite pour le racheter, qu'il est né d'une Vierge, qu'il est mort sur la Croix et ressuscité le troisième jour? Si on pouvait l'acculer à une réponse qui soit absolument pure de tout désir de paraître ce qu'il se prétend, oserait-il encore affirmer qu'il croit vraiment tout cela?

Et d'ailleurs n'avoue-t-il pas lui-même qu'il ne comprend pas les choses auxquelles il croit? N'y a-t-il pas une véritable absurdité à croire ce qu'on ne comprend pas? Peut-on supposer qu'un homme, qu'on voit par ailleurs sensé et semblable aux autres, donne là-dedans avec sincérité?

En d'autres termes, il semble que ce soit uniquement pour des raisons sociales, ou de convenance, ou d'habitude, qu'un homme éclairé peut afficher de telles croyances, mais qu'il est impossible, s'il est doué de réflexion, qu'il soit intérieurement pénétré de leur vérité.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Œuvres de

ALAIN FOURNIER

Miracles

Correspondance avec Jacques Rivière I et II

Correspondance avec Jacques Rivière III et IV

Le Grand Meaulnes

(édition illustrée par Galanis)

Œuvres de

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Charles Blanchard

La Mère et l'Enfant

Contes du Matin

La Bonne Madeleine et la Pauvre Marie

Les Chroniques du Canard Sauvage

Lettres de Jeunesse

Lettres à sa mère

Œuvres de

JACQUES RIVIÈRE

Aimée

Études

L'Allemand

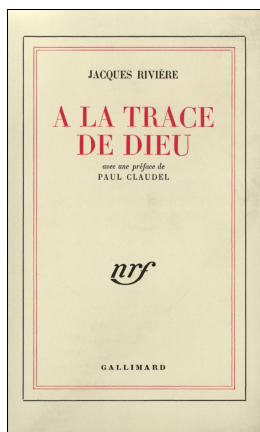
A la Trace de Dieu

Correspondance avec Alain Fournier I et II

Correspondance avec Alain Fournier III et IV

Correspondance avec Antonin Artaud

De la Sincérité envers soi-même



Ç`UhfUWXY8 JY
>UWi YgF lj],,fY

Cette édition électronique du livre Ç`UhfUWXY8 JY de Jacques Rivière a été réalisée le 25 avril 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070254491 - Numéro d'édition : 242248)

Code Sodis : N21532 - ISBN : 9782072214554

Numéro d'édition : 218128